

bilité personnelle, l'esprit d'entreprise et d'initiative sont fort développés chez le peuple américain : il aime et apprécie la liberté individuelle, et il a le respect de la loi, or, ces dispositions ne sont pas précisément celles qui conduisent à des bouleversements sociaux.

De plus, il y a place ici pour toutes les énergies ; le travail, s'il est joint à la moralité, assure à tous une vie honorable et permet à un grand nombre de s'élever ; puis la plupart des Américains étant, comme on dit, fils de leurs œuvres, ayant conquis leur situation par leur valeur personnelle, souvent au prix d'efforts, de périls, de sacrifices heroïques, ne sont, ni eux ni leurs enfants, fort disposés à partager, bien qu'ils donnent largement à toute œuvre vraiment utile ; ils défendraient leur avoir avec la même énergie qu'ils ont mise à l'acquérir.

D'un autre côté, certaines causes philosophiques, morales, politiques, qui, ailleurs, favorisent le développement du socialisme, n'agissent guère ici ; je fais surtout allusion à la centralisation administrative, à l'ingérence minutieuse du gouvernement dans les affaires des citoyens, aux régimes militaire, au traditions autoritaires, etc.

Voilà quels sont les points principaux sur lesquels Mgr Ireland a bien voulu s'expliquer. Ils suffisent à montrer les différences qui séparent le socialisme chrétien du socialisme scientifique ou révolutionnaire.

— Que pensez-vous des prédictions des socialistes ? Croyez-vous que des transformations dans les organisations sociales soient prochaines ? En attendez-vous de plus ou moins profondes ? Par exemple, une condensation de plus en plus grande des capitaux ?

Les transformations prédictes par les socialistes ne me semblent ni prochaines, ni probables, au moins dans la mesure où ils les annoncent. Ce qui est probable, ce que je désire voir se réaliser le plus tôt possible, c'est l'amélioration de la condition de la masse des travailleurs, leur amélioration au point de vue moral et intellectuel comme au point de vue matériel.

Cette amélioration, cette élévation auront pour conséquence l'avènement de la démocratie et, en ce sens, la disparition de ce qu'on appelle en Europe le règne de la bourgeoisie, petite ou grande. Cela se fera sans trop grande résistance. Comme le disait excellentement un homme d'Etat belge, M. le ministre Nothomb :

“ De nos jours plus que jamais, personne ne demeure immobile. A mesure que l'âge arrive, les uns vont à la réaction, les autres à la démocratie. C'est l'évolution des esprits les plus éminents de notre époque. Je n'ai pas la prétention de me comparer à eux, mais je suis des derniers, je l'ai été et le resterai.”

L'HOSPITALITÉ

(Suite)

Pendant ce temps, le rassurant Pommard tiédissait toujours en face à son confiant brigadier. Cinq à six minutes se passaient pendant lesquelles le bon gendarme n'avait pas même conscience de la marche du temps. A la dixième minute, il commença de s'émouvoir ; il se leva, alla à la cuisine, et dit à la cantonnade :

— “ Qu'est-ce qu'il file en haut, donc, ce particulier-là, avec ses échantillons, il commence à me faire poser ! Ma'me Bizouard, montez voir un peu où il en est. ” — Mme Bizouard alluma une chandelle avec une méthodique lenteur, en disant :

— “ Au fait, on ne l'entend plus du tout remuer, il s'est peut-être couché.

— Comment, couché ? Ah ! elle serait bonne, celle-là ! Je voudrais voir ça, par exemple ! ” Et il riait, le brave homme !

Tous deux montèrent. Vous devinez la tête que fit le brigadier quand il aperçut la chambre vide, la fenêtre ouverte, et les draps en corde !

— Sacré mille millions de milliards, de milliards de millions ! ” fit-il. — Et il descendit quatre à quatre. Il traversa la cuisine en coup de vent, courut à l'écurie, et n'eut pas de peine à constater que des sabots de cheval venaient d'échabousser la boue, c'est-à-dire que son oiseau était envolé.

Que faire ? Le poursuivre ! Mais de quel côté ? Et avec l'avance qu'il aurait quand la méthodique gendarmerie serait en selle, comment le rattraper, en supposant qu'on prit le bon chemin ? Et puis, par ce temps-là ! brrr ! . . .

Soudain le représentant de la force publique, en homme expérimenté qu'il était, prit son parti. Il rentra dans l'auberge en jurant, effraya de ses cris et de ses reproches la pauvre madame Bizouard, en lui démontrant que tout ça arrivait de sa faute ; puis, pénétrant dans la petite salle où il avait diné, il se mit tranquillement à son dessert, en buvant le Pommard qui se trouvait juste à point. Philosophe, ce gendarme. Il se disait qu'en somme ses chefs ne connaîtraient rien de cette aventure, que, sans mal doute, le fugitif ne la conterait pas plus que lui, et qu'après tout, il serait toujours libre, lui, seul témoin, d'arranger les choses sans se compromettre. Il acheva donc gentiment son “cacheté” et rentra, sur le coup de dix heures, à sa caserne, avec la sérénité du devoir accompli et la vision des choses adoucie par la prisme rutilant du bourgogne.

Il avait raison, le brigadier, personne ne devait de sitôt connaître la suite de l'aventure ; c'est à la sortie de cette auberge que, depuis soixante-quinze ans, pour tout le monde, s'est perdue la dernière trace du malheureux Schopman ! Combien il aurait mieux valu pour lui être arrêté ; peut-être aurait-il réussi à éviter l'échafaud, et serait-il mort plein de jours.

La nuit, la nuit de janvier, épouvantable sous l'ouragan : le vent domine le monde, le vent que rien